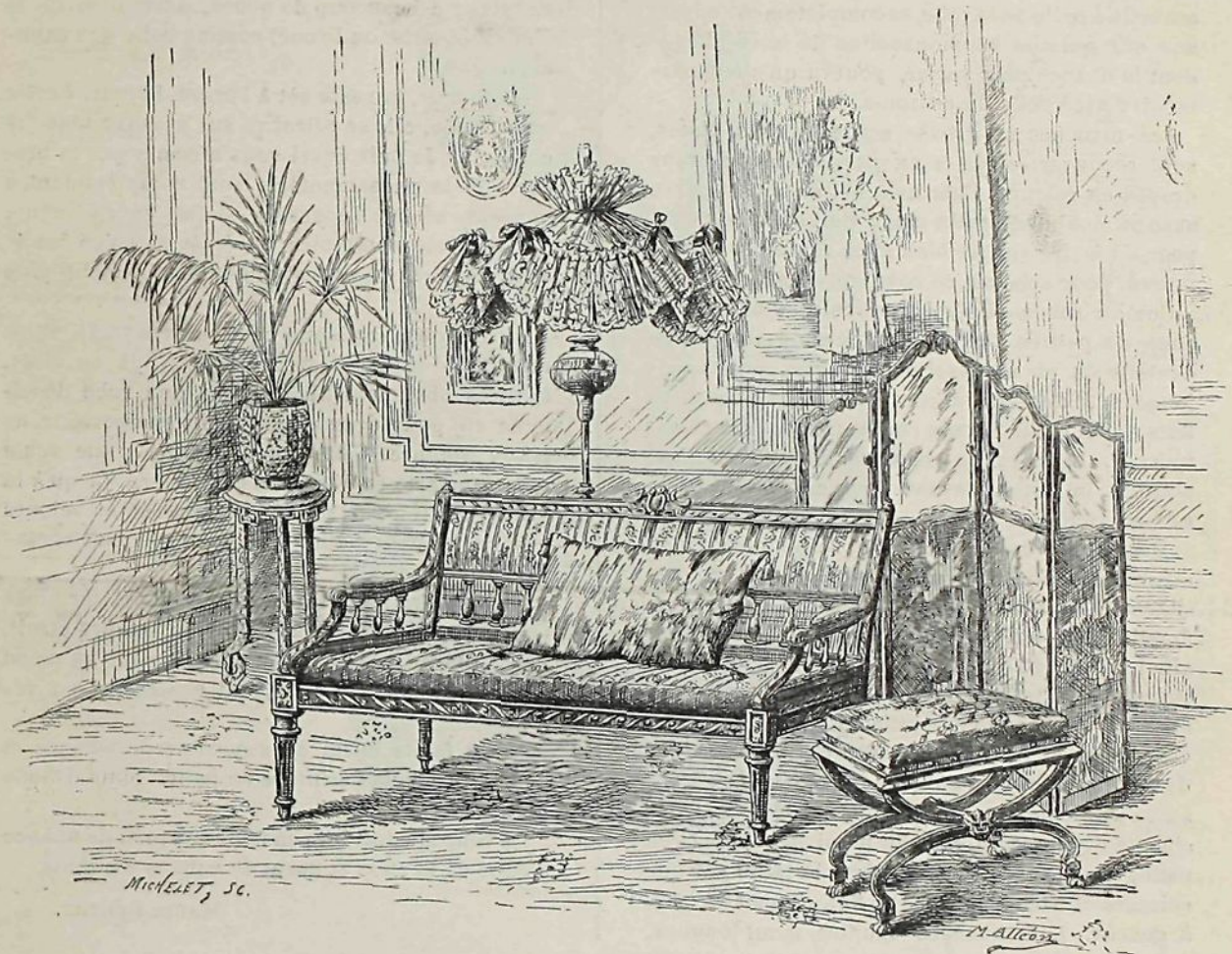


MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Disposition d'un angle de salon : Canapé Louis XVI, Paravent Louis XV, X Louis XV, et fantaisie.
De MM. Ployard et Chatet, 67, rue Saint-Lazare.

MODES



La mode Empire soulève presque autant de polémique en ce moment que la question théâtre. Ce n'est donc pas peu dire. Cependant, n'en déplaise aux mécontentes, elle s'impose et dominera certainement cet hiver, au bal ; car c'est surtout en soirée, je pourrais ajouter aussi, comme costume d'intérieur, qu'elle sera florissante, les tis-

sus légers, souples et de nuances claires, s'harmonisant beaucoup mieux avec ce style que les étoffes lourdes et de nuances sombres. Malgré cela, même à la ville, on peut encore obtenir, dans le goût du jour, quelque chose d'assez gracieux. Bien entendu, ce qu'on crée n'est pas du pur style Empire ; en dépit de la réputation d'immoralité de notre époque, peu de femmes, je crois, consentiraient à sortir, aujourd'hui, aussi légèrement vêtues que nos aïeules, — que leur mémoire me pardonne ! — Mais, je le répète, je doute fort que les plus lancées de nos mondaines osent aller dans la rue, vêtues de peplums à l'antique, fendus du haut en bas, sur le côté de la jambe, comme le sont ceux de certaines ballerines d'opéra ou de

pièce-féerie. Cependant cela se faisait au commencement du siècle, et personne ne songeait à s'en offusquer!

Mais, pour en revenir au moderne, voici, ce me semble, un modèle charmant. C'est une robe à taille courte en grosse serge gris bleu. Jupe fourreau à longue traîne, à trois rangs de piqûres sur toutes les coutures comme en bordure de l'ourlet, et montée sur une ceinture Séluka en passementerie. Le corsage court est entièrement couvert de passementerie ou de broderie, à volonté; il est à revers de velours glacé, d'une teinte assortie à celle de la robe, et complètement ouvert sur une guimpe en mousseline de soie plissée dont la nuance peut varier, pourvu qu'elle s'harmonise avec celle du costume.

Les manches en grosse serge, et très plates, sont recouvertes, du haut, par des mancherons drapés en velours. Charmant est un triple collet, assorti, doublé de satin glacé vieil or, et un chapeau de feutre souple bleu gris, relevé de plumes noires, pour achever ce costume de genre.

Comme robes d'intérieur, on fait toujours beaucoup de petites vestes, avec devants vagues, en dentelle ou en mousseline de soie, parfois mélangées, et toujours accompagnées de rubans en flots ou en petits nœuds courts très coquettement tournés. La robe de chambre elle-même imite souvent la veste, devant, tout en restant princesse derrière.

Destinée à une femme dont le nom est connu du monde entier, en voici une que j'ai trouvée charmante: En satin broché d'œillets sur fond mastic. Elle était de longueur moyenne et faite ainsi, c'est-à-dire princesse derrière et simulant la veste ouverte devant. Cette veste en velours était bordée d'un superbe coquillé de dentelle formant col sur les épaules; ou plutôt c'était le col en dentelle, un col semblable à ceux que l'on portait au XVII^e siècle, qui se terminait en coquillé de chaque côté, accompagnant ainsi une blouse en satin, comme la robe, et serrée à la taille par une ceinture en velours, nouée en flot, un peu de côté, à gauche. Les manches Empire, demi-longues,

étaient terminées par un élégant jabot de dentelle. Au cou, un petit nœud de velours semblait fermer le col.

Cette robe peut fort bien, sans perdre de sa grâce, être répétée en laine. Elle est élégante, mais reste pratique.

Le molleton ou la flanelle demeurent, par excellence, les tissus des peignoirs et des sauts-de-lit. On orne beaucoup ces derniers de cols et de parements en velours, avec cordelière de soie fermant le corsage, et formant ensuite ceinture autour de la taille. Comme sauts-de-lit, la robe de moine a beaucoup de genre, surtout si on la choisit blanche ou brune, comme celle des capucins.

En somme, la veste est à l'ordre du jour. Réelle ou simulée, elle se retrouve sur presque tous les costumes. Je puis aussi vous affirmer que la broderie et la passementerie sont complètement à la mode, et que l'écossais se fait énormément; on l'emploie non moins en droit fil qu'en biais. Pour moi, le biais est incontestablement plus joli.

Ainsi une chemisette en soie écossaise, voire même en écossais de laine, employé en biais, fait très bien pour fillette sous une robe décolletée en petit drap amazone ou en cheviotte de teinte sombre. Cette robe, coupée d'une seule pièce, ouverte en V devant et derrière, jusqu'à la taille, est retenue par des barrettes en velours assorti formant petits nœuds et coupant agréablement l'écossais.

La jupe, froncée et assez ample, est terminée par une petite tête, que coupe un velours étroit. La ceinture, en pointe, et fermée sous un nœud Empire ou sous un chou, est également en velours.

Il est facile aussi de supprimer le velours et de faire toute la garniture en petits biais d'étoffe pareille.

Le chapeau doit être en feutre assorti de nuance à celle de la robe et garni de rubans écossais.

MARIE-BERTHE.

Explication des Gravures noires (pages 145 et 147)

Angle de salon moderne. — Rien de précis dans le style et l'arrangement des salons d'aujourd'hui. Notre canapé Louis XVI, en noyer ciré sculpté, décoré de balustres et d'accessoires tournés, avec coussins de siège et de dossier garnis d'une ravissante étoffe Louis XVI bleu et crème, est entouré d'un tabouret X de style Louis XV, en noyer, recouvert d'une soie brochée de tons clairs.

Glissé derrière la causeuse, un élégant paravent, Louis XV également, a le haut orné de jolies glaces biseautées; le bas tendu de soie crème brodée d'or.

Derrière le canapé, une grande lampe moderne, ornée de son gigantesque abat-jour en dentelle noire sur transparent jaune, jette, le soir, une note charmante dans ce petit coin intime.

La petite table, placée dans l'angle, est de fabrication japonaise, incrustée d'ivoire et de nacre; elle supporte une superbe potiche chinoise dans laquelle repose un palmier.

Disons en passant que les meubles de noyer sont la plus grande faveur du jour.

Toilette d'automne en peau de soie tourterelle et velours mordoré. — La jupe à courte traîne, drapée sur le côté, est montée à gros plis derrière.

Le corsage est un Figaro en velours mordoré qui ouvre sur un gilet gracieusement drapé en bengaline; les côtés sont garnis de jolis revers plissés fixés sur la veste. Le col droit tenant au gilet est en velours. Le haut du Figaro est orné d'une broderie or et tourterelle; la ceinture est semblable.

Les manches, très étoffées du haut, sont en bengaline; elles

sont terminées par une longue manchette plate en velours mordoré surmonté d'un revers de bengaline orné de broderie.

Capote en broderie d'or garnie de dentelle noire et de rubans crème; brides étroites en ruban crème.

**Explication
de la
Gravure coloriée
4908**

Enfant de 6 à 8 ans. — Houppelande russe en drap tourterelle ajustée derrière, froncée devant à l'encolure, les fronces reprises à la taille par une demi-ceinture en cuir fauve boutonnée.

Ce modèle ferme à gauche sous un bord d'astrakan noir.

Col et parements d'astrakan.

Béret de drap semblable au paletot. (Patron.)

Fillette de 8 à 10 ans. — Manteau en bure fauve, droit, aux trois collets étagés ornés de soutache d'or. Un capuchon capucin, en cachemire blanc, donne un cachet original à ce modèle, complété par une ceinture large, aussi en cachemire blanc, nouée sur le côté.

Chapeau de feutre pelu-



Costume d'automne en peau de soie tourterelle et velours mordoré.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

cheux, avec ailes de perroquet, coques et antennes.

Fillette de 3 à 10 ans. — Mante longue en drap vert-de-gris, composée d'un corps ample, plissée derrière et serrée à la taille par une ceinture drapée en velours. La pèlerine longue est coupée d'un pli Watteau qui fait partie de la jupe; il se rattache sur le corsage. Un collet Médicis, largement évasé et bordé de velours, est cousu au bord de l'empiècement, c'est-à-dire autour des épaules.

Col droit en velours. (Patron pour enfant de 4 ans.)

Même modèle vu de face. — Celui-ci est fait en drap écossais garni de velours caroubier.

Grand chapeau en feutre blanc, doublé de caroubier, garni de coques, de velours blanc et de plumes.

Costume greenaway. — Jupe en serge blanc rosé et corsage en velours vert garni d'une haute dentelle blanche faisant pèlerine, laquelle pèlerine se rattache, devant et derrière, par des nœuds passant sous le bras, avec coques sur l'épaule.

Garçonnet de 6 à 8 ans. — Pelisse russe, en drap diagonale, ouatée et doublée en satin abricot. Brandebourgs de passementerie et col d'astrakan.

Toque russe tout en astrakan avec, sur le côté, un groupe de plumes-couteaux de plusieurs tons.

Explication de la Feuille de Broderies

Douillette brodée au point de tige, pour enfant de 6 mois à 2 ans. — La jupe doit avoir 2 mètres de large; elle se fronce au corsage dont le devant et les bords du devant sont brodés. Dos et devant se réunissent aux lettres de raccord A B, couture de l'épaule; C D, couture du dessous du bras. Un empiècement brodé, de forme ronde, auquel se fronce la pèlerine qui complète ce joli modèle. La manche a un parement brodé au bord festonné comme celui de la pèlerine.

Plusieurs initiales enlacées pour mouchoir, serviette, nappe.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Une coutume des XIII^e et XIV^e siècles était de faire annoncer, par des crieurs qui parcouraient les rues de la capitale, que les établissements de bains étaient ouverts au public.

Voici comment ces crieurs appelaient les chalands :

Seignor, qu'or vous aiez baingnier
Et estuver sans delayer
Li bains sont chaut, c'est sans mentir!

CAUSERIE

Grandes funérailles.



EUX grands poètes étrangers viennent de mourir plus qu'octogénaires et entourés l'un et l'autre d'une vénération qui touchait à la piété : Whittier, le poète-prophète, en Amérique ; Tennyson, le prince-poète, en Angleterre.

Whittier était fort peu connu ici, quelque considérable que fût ailleurs sa renommée, — et on eut

la preuve de cette ignorance lorsqu'aucune voix ne s'éleva pour répondre à un critique paradoxal de la *Revue bleue*, lequel osait soutenir qu'il ne comptait pas comme poète, que les seuls poètes américains encore vivants étaient MM. Merrill et Villé Griffin ; c'est à peu près comme si l'on disait que les seuls poètes français contemporains sont MM. Stéphane Mallarmé et de Régnier, — encore la plaisanterie est-elle peut-être plus forte !

Quant à Tennyson, son nom s'imposait dans le monde entier ; néanmoins, le plus répandu de nos journaux l'a traité, au lendemain même de sa mort, avec un mépris stupéfiant. Il nous semble donc utile d'indiquer la cause probable tant de ces dédains que de cet oubli, tout en éclairant l'opinion de celles de nos lectrices qui n'ont beaucoup lu ni l'un ni l'autre des deux illustres défunts. Tous les deux furent éminemment spiritualistes et même religieux, tous les deux eurent une Muse chaste qu'ils ne traînèrent dans aucun bourbier, se bornant en outre à parler noblement une langue intelligible à tous ; ce sont là de ces crimes que ne pardonnent pas les chercheurs de sensations aiguës et d'expressions nouvelles quand même.

Pour commencer par Whittier, il était quaker d'origine, austère comme le sont tous ceux de cette secte dont il ne pratiquait pas d'ailleurs l'étroitesse implacable. Jamais il ne descendit des hauteurs abruptes qui étaient la patrie naturelle de son génie provincial, disait-on, consacré à chanter non pas seulement la patrie, mais le clocher, pour ainsi dire. Il était né dans la Nouvelle-Angleterre, qui est la vieille Amérique, et ses poèmes sont comme le miroir des paysages de cette âpre contrée, en même temps que l'ex-

pression même de sa vie intérieure. Race de puritains, sobre, pieuse, énergique et contenue, le peuple de la Nouvelle-Angleterre émigra jadis pour des raisons de conscience, et la conscience fut au premier rang des qualités du poète en qui s'incarne si bien l'âme de ses compatriotes. Il grandit dans une ferme isolée, y médita presque exclusivement la Bible et commença, tout en conduisant la charrue, à rouler de beaux vers dans sa pensée profonde. Ce rustique eût moins que personne compris le mot dangereux de notre Théophile Gautier :

De la forme naît l'idée.

Il attachait peu d'importance à l'harmonie des mots. Sa verve ne s'éveillait que pour les grandes causes ; il se sentit appelé à une mission lorsque commença la croisade contre l'esclavage (1831), et contribua peut-être plus que quiconque ce fût à supprimer ce crime social. *Les Voix de la liberté* ne sont pas sans défaut au point de vue plastique, comme on dit aujourd'hui ; il ne ciselait pas ses vers ; il était naturellement poète sans recherche, sans effort, et ne prenait pas toujours le temps de polir son œuvre qui avait un but principal, toujours atteint, toucher le cœur du peuple. Toutes les grandes questions patriotiques et humanitaires du siècle trouvèrent un écho sur sa harpe vibrante, il idéalisa les légendes populaires de sa campagne natale, il chanta le travail ; ses ballades sont superbes et il eut le sentiment pastoral au degré le plus rare. Son idylle d'hiver, *Snow-Bound (Retenu par la neige)*, compte parmi les chefs-d'œuvre du genre, se place même au premier rang. C'est à Whittier qu'on demandera dans l'avenir ce que furent les mœurs rustiques dans ce vieil Etat de la jeune république, c'est lui qui attestera l'esprit religieux hérité des ancêtres. Ses hymnes, composées spontanément, sont autant d'actes de foi. Il est difficile de rien imaginer de plus imposant que celle qu'il écrivit pour le centenaire de l'Indépendance :

Dieu de nos pères ! toi dont la main
Laisse tomber les siècles comme des grains de sable !

La pureté d'intentions, le zèle infatigable, la haute philanthropie de Whittier ont établi sa gloire autant que son rude et bouillant génie. Il ne se piquait, pour sa part, que d'avoir cherché à rendre le monde un peu meilleur en éveillant l'amour de la liberté, de la justice, la bonne volonté surtout ; il déclarait attacher un beaucoup

plus haut prix au fait d'avoir signé son nom au bas de la Déclaration contre l'esclavage, en 1833, qu'à celui de l'avoir inscrit en tête de son œuvre. Le plus vieux poète de l'Amérique était traité par ses innombrables admirateurs de barde-prophète; on apprenait aux enfants à réciter « les paroles de feu qui avaient éveillé la conscience d'une nation et fondu les fers des esclaves ».

En réalité, il pratiqua les vertus d'un prêtre et d'un soldat, garda toute sa vie le célibat des ascètes et restera, devant la postérité, comme l'incarnation même de l'héroïsme biblique, de l'énergie morale. C'est lui pourtant qu'un critique superficiel a osé mettre au-dessous de deux jeunes virtuoses, fabricants d'ingénieuses chinoïseries. Si l'on avait dit plutôt que comme artiste il était absolument inférieur à Tennyson, qui d'autre part ne fut pas comme lui un apôtre, c'eût été vrai. On ne peut imaginer de plus intéressant contraste que celui de ces deux figures, toutes deux vénérables. Il n'exista peut-être jamais d'instrument poétique supérieur à celui que maniait le lauréat que l'Angleterre en deuil vient de conduire à Westminster parmi ses plus grands morts, dans ce « coin des poètes » où l'attendaient Spenser, Milton, Chaucer, Southey et tant d'autres du premier rang, autour de l'unique Shakespeare. Il avait la musique des mots, les images splendides, la richesse, l'ampleur et le sentiment profond de ce Moyen âge qui se reflète dans sa *Mort d'Arthur*, dans ses *Idylles du roi*, plus connues ici que tout le reste de son œuvre parce qu'elles furent illustrées par Gustave Doré. Mais tout en étant par excellence le poète d'une puissante aristocratie, il toucha aussi la fibre populaire dans *Enoch Arden* et *la Grand'mère*, et il éleva à l'amitié un monument merveilleux en dédiant *In memoriam* à son ami Arthur Hallam sur le tombeau duquel, pendant dix ans, il jeta, pour ainsi dire, des fleurs divines, sans se laisser distraire par rien en ce monde; n'oublions pas de citer la meilleure production d'un théâtre impossible, mais rempli de beautés, ce drame poignant de la *Reine Marie*. Que peut-on donc reprocher à Tennyson? D'avoir été poète lauréat, comme Racine fut historiographe condamné à louer le roi, breveté et appointé pour cela. Ces sortes de dignités, si recherchées qu'elles soient, ne sont pas favorables au génie. Quand le vieux Whittier chantait les événements politiques de son pays, il le faisait librement, à sa guise, du ton qui lui convenait; un poète lauréat chante par ordre et fatalement on s'en aperçoit. Certes le prince-époux fut un bon et noble prince; on ne peut pourtant pas le célébrer avec l'accent qui eût convenu à Napoléon. Peut-être ce laurier d'or, auquel est attaché une pension, ne devrait-il être décerné qu'à des talents tempérés et modestes, à titre de récompense honorable. Ce n'est pas en vertu d'un brevet que l'on devient poète national. Lord Tennyson le fut cependant par sa compréhension du génie gothique propre à sa race, par son culte pour tout ce qui est, par dessus tout, cher à l'Angleterre, les traditions historiques, la dignité des

sentiments et de la vie. Marié en 1850 à Miss Sellwood, il vécut avec elle dans une tendre et majestueuse union, tenant ses états tantôt à Farrington (île de Wight) où la mer berçait sa vision élégamment surhumaine de l'idéal, tantôt en Surrey où une de nos amies alla le voir au mois d'août dernier. Cette amie, Américaine de la Nouvelle-Angleterre, très liée avec Whittier, par parenthèse, puritaine et républicaine, nous écrivait dernièrement :

« J'ai fait aux Tennyson une visite dont il me restera des souvenirs d'or. Ce sont là vraiment, lui et elle, avec leurs merveilleuses figures, de grands seigneurs. On s'incline devant eux avec le respect et l'émotion d'un autre âge. Je crois que j'ai senti ce qu'eût été pour moi, il y a mille ans, une visite à mon roi. C'est qu'en vérité la cour même de la poésie est là, à Aldworth, en Surrey. »

Ce ton exalté est celui de tous ceux qui ont approché ce couple auguste par la beauté, la tenue imposante et la bienveillance sereine. Tennyson avait l'air d'un vieux chevalier détaché du cycle d'Arthur, ou plutôt d'un enchanteur Merlin aux pieds de qui s'asseyait plus d'une Viviane du grand monde pour recueillir ses oracles. Les plus belles, les plus nobles de l'Angleterre l'environnèrent en brûlant autour de lui, de leurs blanches mains, un perpétuel encens. Nous avons vu naguère Victor Hugo adulé ainsi dans d'autres sphères et commençant dès son vivant une apothéose. Mais jamais Tennyson ne se prit pour un Dieu, car il était chrétien.

Des trois solennités funéraires qui ont eu lieu, si rapprochées les unes des autres par la date, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France, les obsèques d'Ernest Renan sont, hélas, les seules dont la religion ait été bannie, quoique M. Alexandre Bertrand n'ait pas eu tort de dire, dans le plus bref et le meilleur peut-être des discours prononcés sur son cercueil, que ce Breton de vieille race celtique avait « l'âme religieuse, que les idées religieuses étaient l'asile et le tourment de sa pensée ».

Comme tous les ans en pareille saison, la mort ne cesse pas d'exercer ses ravages; elle n'épargne ni les reines, ni les académiciens; plus d'une place va se trouver libre à l'Institut, les vieillards étant touchés par ces premiers froids comme les plantes le sont par la gelée. Un de nos derniers salons aussi va se fermer. M^{me} la marquise de Blocqueville, si brisée qu'elle fût par la maladie et par l'âge, réunissait encore autour d'elle beaucoup de talents distingués en même temps que ce qu'on appelait autrefois la meilleure compagnie; l'influence de l'esprit vraiment original et distingué qui se répandit jadis dans les entretiens écrits de la *Villa des Jasmins* et dans des *Pensées* où il y aurait beaucoup à glaner, cette influence très noble toujours ne cesse d'agir jusqu'au bout sur un groupe d'amis fidèles. Il n'y avait à Saint-Germain-des-Prés, le 11 octobre, autour du catafalque couvert de fleurs, que des gens sincèrement affligés bien que l'assemblée fût nombreuse.



Groupe de chapeaux pour jeune fille, dame d'un certain âge et jeune femme.
Modèles de Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.

GROUPE DE CHAPEAUX

N° 1. *Chapeau habillé pour jeune fille.* — En velours tendu changeant noir et feu. Il est orné d'une draperie feu autour de la calotte, draperie qui se retrouve derrière dans le croqué du chapeau, gracieusement chiffonné.

Panache de plumes noir et feu, avec antennes posé sur le côté.

N° 2. *Capote pour dame d'un certain âge.* — Sur le fond tout en jais ajouré tourne un ruché de tulle ou de fine dentelle, ce qui constitue une garniture souple, légère et gracieuse pour ces modèles qui demandent un air sérieux mais non antique.

Au milieu de la capote s'étale un long nœud de

velours ophélia duquel s'échappe, en aigrette, une fleur se tenant droite.

Notre modèle est un iris nuancé du mauve pâle au violet du plus heureux effet.

Brides de velours ophélia.

Chapeau Directoire pour jeune femme. — Il est en feutre. Le fond dit Chouberski est entouré de velours drapé.

Sur la passe, une dentelle habilement chiffonnée vient, devant, former deux ailes de papillon au milieu desquelles se niche une belle rose thé.

Panache de plumes derrière dont l'une tombant un peu sur le chignon grec.

GROUPE DE LINGERIE FINE

De Madame Galardi,
4, boulevard Malesherbes.

Chemise de jour en batiste ornée de dentelle. — C'est un très joli modèle; un plastron de petits plis garnit le devant encadré par un entre-deux de Valenciennes dessinant des V. A la pointe de chaque V, un groupe de petits plis.

Le haut du plastron est pris dans une engrêlure à laquelle se rattache une jolie dentelle froncée.

Les entournures sont garnies d'une dentelle et d'une engrêlure; un nœud de ruban mauve se noue sur l'épaule.

Pantalon en nansouk assorti à la chemise et garni comme elle d'entre-deux, de dentelle et de petits plis; le bas est un volant de nansouk rehaussé de Valenciennes.

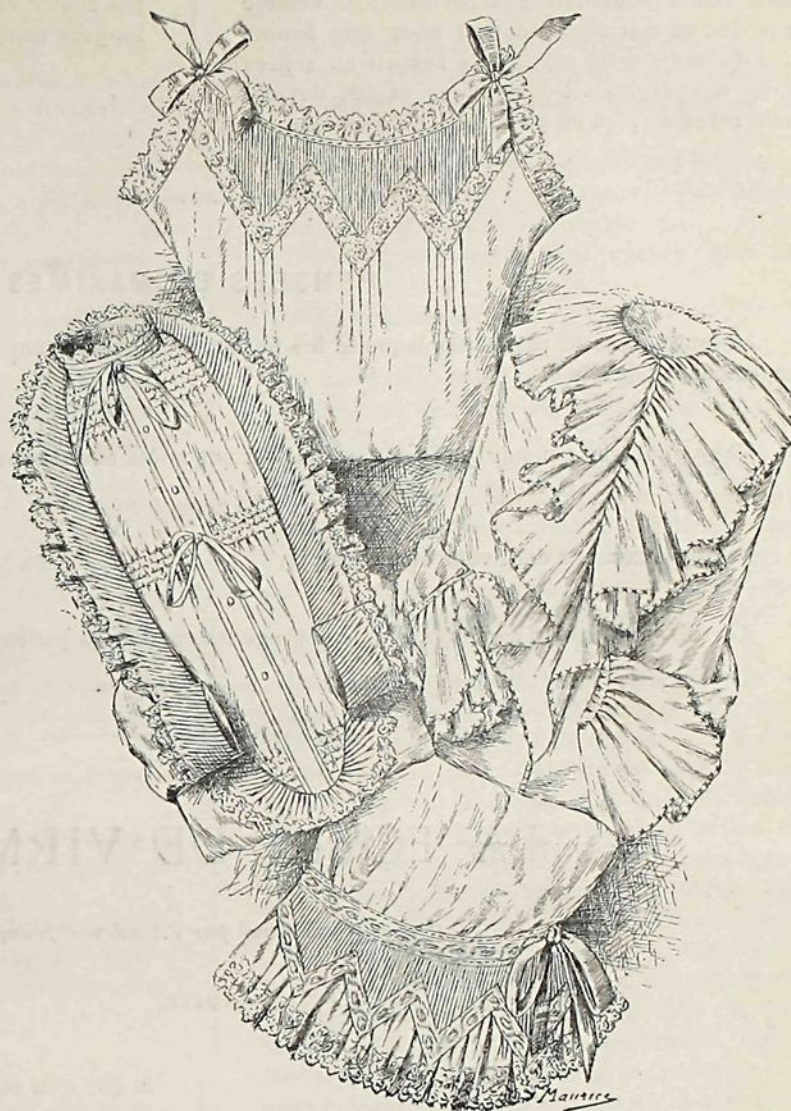
La forme du pantalon est arrondie et ouverte entièrement sur le côté qui reçoit un joli nœud de ruban mauve.

Chemise de nuit en percale garnie de grands revers plissés en biais et ornés de dentelle; ces revers contourment le col, qui est plissé, et s'entoure de dentelle.

Le plastron est froncé au col, au milieu et au bas; un ruban bleu, glissé dans les fronces, se noue devant sur la patte des boutons.

Les manches sont terminées par des revers plissés garnis de Valenciennes.

Chemise de nuit forme Pierrot en batiste de coton. — Elle est garnie d'un immense col froncé



Groupe de lingerie fine.
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

qui se continue devant en gracieux coquillé finissant en pointe; tout le tour de ce col, qui est en mousseline, est brodé d'un point de croix en coton bleu.

Les manches sont garnies d'un volant semblable au col qui se rabat sur la manche ou qui tombe sur la main, suivant qu'on le désire. Il est également brodé en bleu.

En nansouk de couleur ou à dessins de couleur sur fond blanc, ce genre de chemise est des plus ravissants.

M^{me} de Blocqueville, née princesse d'Eckmühl, avait consacré à la gloire de son père un monument filial qui restera : *le Maréchal Davout raconté par lui-même et par les siens*. Qui donc maintenant recueillera son héritage ? Il semble que rien ne soit aussi tentant pour une femme que d'exercer cette royauté de l'esprit au milieu d'une élite assidue. Pourtant les salons deviennent rares de plus en plus. Ce n'est pas que les

Françaises soient moins cultivées qu'autrefois, moins capables de goûter les lettres, tout au contraire. Le secret de leur incapacité est bien simple et se résume en quatre mots : elles ne savent pas rester chez elles. La marquise, depuis de longues années, ne sortait jamais.

T. B.

PENSÉES ET MAXIMES

La langue est la partie par laquelle les médecins reconnaissent les maladies du corps, et les philosophes celles de l'âme. (MONTAIGNE.)

Nous appelons gens de goût les gens qui ont nos goûts et qui sont à notre goût.

(AUGUSTA COUPEY.)

Pensez aux maux dont vous êtes exempts.

(JOUBERT.)

La raison supporte les disgrâces, le courage les combat, la patience et la religion les surmontent.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)

XVI



Hi comme elle souffrit, la pauvre Marceline, lorsque André lui annonça la décision de sa femme ; mais cette décision, douloureuse pour elle, n'en était pas moins naturelle et juste, et elle n'en éprouva pas moins comme une sorte de joie au fond de son cœur.

Puisque Faustine voulait son fils, c'est qu'elle sentait enfin le besoin de ses caresses, c'est qu'il lui tardait d'envelopper le cher petit de sa tendresse, de vivre enfin comme toutes les mères,

et elle s'en réjouit dans sa tristesse. Elle le lui ramena donc et conserva, pour le lui rendre, le même sourire tranquille qui ne la quittait plus, ne voulant pas, connaissant si bien son caractère, que la moindre jalousie pût mettre une ombre quelconque entre elle et Marcel.

Ce qu'il lui coûta, ce sourire, je ne saurais le dire, car elle ne prévoyait même pas, en se séparant de l'enfant, la possibilité d'aller, comme autrefois, passer de longues heures au moulin.

Céserte, en vieillissant, s'affaiblissait un peu et, bien qu'elle fût encore vaillante, les lourds travaux lui devenaient pénibles. Il faudrait que Marceline restât à l'auberge, et cette perspective de ne voir le petit qu'à de rares intervalles l'aurait navrée, si André ne lui eût promis de l'amener souvent auprès d'elle.

— D'ailleurs, ajouta Faustine qui, ce jour-là, paraissait être dans ses bonnes, je ne te le reprends pas pour toujours. Plus tard, quand il aura appris à m'aimer comme je veux, je te le rendrai et il passera autant de temps chez toi que chez moi.

Les choses allèrent assez bien pendant quelques

mois. Faustine, sans devenir plus sérieuse, semblait aimer assez son fils pour qu'on pût espérer la voir se corriger; et Marceline, ainsi qu'André, épiaient, sans se l'avouer mutuellement, le moindre changement qui pouvait s'opérer en elle. L'affection et l'indulgence aidant, ils arrivaient même à se persuader que l'enfant la sauverait de tous ses défauts, et qu'elle deviendrait non seulement la mère attentive et tendre qu'ils désiraient, mais la vraie femme d'intérieur, rangée, bonne et dévouée à laquelle aspirait si sincèrement le meunier.

La grand'mère ne s'illusionnait pas comme eux.

Dans l'inactivité des longues heures qu'elle passait assise à sa même place, là, près de la croisée donnant sur le chemin, elle réfléchissait, comparait et en dedans d'elle-même elle souffrait de l'avenir réservé à André avec une pareille femme.

Ses yeux, qui n'y voyaient plus pour aucun travail, savaient bien encore lire sur le front de sa bru; et l'âge, qui jetait un voile sur ses prunelles quand il s'agissait pour elle de tenir une aiguille ou un livre, les rendait, au contraire, plus clairvoyantes lorsqu'elle voulait sonder ce qui se passait dans la tête écervelée de Faustine et qui, pour elle seule, se reflétait dans son regard, dans son rire et dans ses gestes.

Ah! certes, elle ne s'y trompait pas, la grand-mère!

Cependant elle ne disait rien et se trouvait heureuse de l'accalmie qui régnait dans le ménage.

Marceline, elle, ne se doutait pas que cette tranquillité ne fut qu'un temps de repos et, ignorante des querelles et des bouderies passées, elle ne convoitait qu'une chose : voir sa petite Faustine devenir plus sérieuse.

En attendant, elle accourait au moulin au moindre moment qu'elle avait de libre. La vieille meunière, Marcel et André attendaient toujours son arrivée avec impatience; la maman parce qu'elle aimait causer avec elle; le petit parce qu'il ne se sentait jamais si bien que près d'elle, sur ses genoux ou roulé dans ses jupes à ses pieds. Pour lui, rien ne valait sa tante, pas même, c'est regrettable à dire, pas même sa mère! dont les yeux ne le regardaient jamais avec la douceur câline de ceux de Marceline.

Enfin, André désirait sa visite parce que, lorsqu'elle était là, tout changeait d'aspect dans la maison.

Faustine n'osait pas laisser autant de désordre s'accumuler, l'enfant se montrait toujours docile, les repas se prenaient à des heures régulières, un petit air de fête égayait le moulin, les gens et les choses se ressentaient de sa présence et le soir, autour de la table mieux servie, de bons éclats de rire couraient francs et sonores.

Il semblait qu'on vécût alors d'une autre vie, et le meunier tranquilisé, s'imaginant que sa femme reconnaissait enfin l'injustice de sa jalousie, qu'elle se repentait même de cette erreur, s'en-

dormait dans une quiétude d'esprit dont il se réveilla brutalement, presque avec terreur.

Il arriva qu'un jour Marceline, disposant d'un peu plus de liberté, arriva au moulin à l'improviste.

— Où donc est Faustine? demanda-t-elle, étonnée de ne point la voir, comme de coutume à cette heure encore matinale, s'occuper du déjeuner.

— Elle est à la ville, répondit la vieille meunière, et tu as été bien inspirée de venir aujourd'hui, ma fille, car il est probable que je serais restée longtemps seule à m'ennuyer. Elle dine là-bas...

— Ah! pourquoi donc?

— Il paraît que c'est la fête de son amie, la rouennière de la rue des Apôtres, tu sais bien...

— Oui, oui, je sais. Est-ce qu'elle rentrera tard?

La vieille haussa les épaules. Est-ce qu'elle savait? Son mari lui avait cependant recommandé d'être là vers les quatre heures à cause du souper; et puis ça n'était pas convenable, n'est-ce pas? qu'on pût la rencontrer seule venant de la ville, à la nuit tombante, par les chemins de la campagne.

Marceline ne répondit pas. Elle embrassa son filleul et répara le désordre laissé par sa sœur trop pressée de partir; puis elle prépara le dîner et l'après-midi, quand le repas fut achevé, après avoir remis tout en place, elle travailla, assise près de la meunière, en racontant de belles histoires à l'enfant, des légendes de pays que la grand'mère écoutait aussi, et presque aussi émerveillée que lui de ces récits fantastiques.

Cependant le temps passait et Faustine ne revenait pas. A cinq heures, un peu tourmentée et très contrariée du retard de sa sœur qui, décidément, s'obstinait à rester insouciant, Marceline plia son ouvrage et, au grand désespoir du gamin, interrompant un conte à peine commencé, elle se mit en devoir de préparer le souper.

Sept heures sonnèrent lentement à l'horloge, que Faustine n'était pas de retour.

Elle mit le couvert, trempa la soupe et alluma la lampe.

— Mangeons! dit brusquement André.

— Oh! répondit-elle, le cœur serré par une angoisse indescriptible, attendons encore... Ou bien, commencez, André, et vous aussi, grand; moi je vais aller à son encontre...

— Il ne faut point vous déranger, reprit le meunier, car c'est tant pis pour elle si elle a peur en route, rien ne l'empêchait de rentrer plus tôt et je le lui ai assez recommandé.

— On ne sait pas cependant ce qui peut arriver...

— C'est vrai; mais pour aujourd'hui je ne suis point inquiet, car c'est un retard semblable chaque fois qu'elle va à la ville, chez la Jeanner...

— Ah! fit-elle, est-ce qu'elle y va souvent? Vous avez peut-être tort, André, de lui laisser fréquenter cette femme.

— C'est toujours ce que je dis! ajouta la meunière.

nière. Elle me déplait quasiment, cette Jeanner, et m'est avis que Faustine ferait mieux de ne point la voir.

Eh! il le savait bien! Que de fois, quoique pourtant il ignorât comme elle lui montait la tête, que de fois il lui conseillait de ne pas s'arrêter longtemps chez elle, quand elle allait à la ville.

Aujourd'hui, je ne sais comment elle s'y était prise, il avait cédé à ses instances, au désir qu'elle manifestait de dîner chez elle. Comment lui aurait-il refusé, d'ailleurs? Elle devait forcément se rendre à Saint-Léger pour des achats, et ne pouvait, raisonnablement, revenir avant midi. Alors autant valait-il qu'elle mangeât chez la rouennière qu'au cabaret, toute seule. Et puisque c'était sa fête et que peut-être, pour cette raison, on resterait un peu plus de temps à table, il lui avait donné la permission de rentrer vers les quatre heures, pas plus tard.

Seulement voilà, Faustine était si bavard! et l'autre aussi.

— Mangeons, répéta-t-il. Il ne fait point si nuit qu'elle ne trouve son chemin pour rentrer. Et ça lui donnera une leçon.

Il était réellement fâché. Pour la première fois depuis leur mariage, il sentait une vraie colère lui monter au cerveau; et Marceline, effrayée de l'accueil qu'il ferait à Faustine, chercha à l'adoucir.

— Voyons, André, voyons; on ne fait pas toujours comme on veut, vous le savez bien. Il ne faudra pas lui faire de reproches quand elle arrivera; vous ne sauriez pas les faire posément et vous vous disputeriez peut-être...

— Si vous croyez que...

— Je ne crois rien, je ne crois rien, interrompit-elle, si ce n'est qu'elle ne recommencera pas et qu'elle a été aujourd'hui retenue malgré elle.

Au moment même où elle prononçait ces mots, la porte s'ouvrit bruyamment et Faustine entra, toute rouge d'avoir marché vite.

— Me voici! s'écria-t-elle en riant. Je t'ai fait poser, hein, mon André. Ah! mais, tu sais, ce n'est pas de ma faute! Il y avait du monde chez la Jeanner; on s'est amusé et on a tellement causé que le temps a passé sans que je le remarque.

André ne répondit pas; il mangeait sa soupe, et il la mangeait comme un glouton, sans lever les yeux, mais sa main tremblait et il était très pâle.

— Heureusement que le souper est prêt! reprit-elle en se débarrassant de son capulet; j'ai une faim!

— Si ta sœur n'était pas venue par hasard, lui dit la grand, il ne l'aurait pas été, car, moi, je t'aurais attendue pour le faire comme c'est ton devoir.

— Mère! supplia Marceline.

— Laisse donc, fit la jeune femme. Je m'attendais à des reproches, c'est toujours comme ça.

— C'est que tu nous as inquiétés, ma chère petite, répondit Marceline en lui approchant une

chaise de la table. Mais enfin, te voilà, il ne t'est rien arrivé et c'est le principal.

Elle prit la chaise, mais l'éloigna et s'assit près de la cheminée où quelques sarments brûlaient encore; puis elle étendit ses pieds sur les gros chenets de fonte, car l'humidité de l'herbe lui avait donné froid.

Un silence se fit. André mangeait toujours et semblait ne pas seulement remarquer sa présence. Comme Marceline restait, le coude sur la table, attristée et regardant sa sœur dont les yeux demeuraient fixés sur la flamme, il lui demanda si elle était souffrante sans plus s'occuper de sa femme; puis, sur sa réponse négative, il continua de se servir.

Faustine ne s'attendait pas à cet accueil. Elle pensait recevoir une gronderie qu'elle saurait bien apaiser, et ça l'agaçait de voir André en apparence si indifférent.

Elle recula sa chaise, l'approcha, la recula encore, battit les chenets avec ses pieds d'un petit mouvement saccadé et se tourna brusquement vers Marceline.

— Il y a longtemps que tu es au moulin? demanda-t-elle.

— Mais oui, répondit bonnement sa sœur, depuis ce matin, avant même déjeuner.

— Ça ne m'étonne pas!

— Pourquoi? fit le meunier en fronçant les sourcils.

— Cette idée? Parce que je n'y étais pas!

— Mais je ne le savais pas, ma chérie, dit Marceline, troublée malgré elle.

— Naturellement! Mais quand tu es arrivée tu l'as bien su, n'est-ce pas?

— Sans doute. Où veux-tu en venir?

— Ne faites donc pas attention à ses paroles, dit le meunier. Elle est énervée, ça se voit; laissez-la tranquille comme moi.

Il n'en fallut pas davantage.

— Où je veux en venir? répéta Faustine; tu fais bien l'ignorante, ce me semble!

— Mais...

— Encore une fois, ne lui répondez pas! fit André. Elle sera bien obligée de se taire.

— Me taire! s'écria-t-elle, oh! que non, je ne me tairai pas! Aussi bien voici assez longtemps que ça dure! Ça t'ennuie que je parle et je le comprends; mais moi j'en ai assez, vois-tu!

Le meunier se leva si brusquement que son assiette tomba à terre et se brisa.

— Tais-toi! ordonna-t-il. Ça serait à moi de crier, et si je ne le fais pas, si je ne t'adresse point de reproches à cette heure, c'est par rapport à ta sœur; je ne veux pas de scène.

— Parce que tu te souviens de l'autre où j'avais raison!

— Faustine!

— Oui, c'est comme ça! Si tu ne veux point de scènes, Marceline n'a qu'à rester à l'auberge...

— Je n'ai... je n'ai... balbutia la jeune femme dont le sang afflua soudain au cœur avec une telle violence qu'elle ne put ajouter un mot.

— Elle est folle ! s'écria le meunier. Par grâce, Marceline, n'écoutez pas.

— Pas si folle que ça, je sais ce que je sais... Si tu veux la tranquillité chez toi, il faut, je le répète, que Marceline ne revienne pas au moulin, car on en dit de belles et il faut que j'aie été bien bête jusqu'à présent pour n'y point voir plus clair.

— Que dit-on ? demanda sa sœur, ne comprenant pas encore.

Malgré la grand'mère et malgré André, elle débita d'un trait ce que la Jeanner lui avait encore soufflé ce jour-là, sans la nommer par exemple, cachant sa personnalité derrière des *on* vagues et accusateurs :

— *On* dit que tu regrettes André, *on* dit qu'André ne m'aime plus et que tu viens ici pour troubler mon ménage... Et d'abord, je le vois bien. Je ne fais rien qui vaille, moi, quand tu es là. Tout ce que tu fais est mieux, la grand et mon mari ne parlent que par toi ; un jour viendra où l'on ne pourra plus rien sans toi et où je serai traitée comme une gamine qui ne sait rien. *On* jase, allez, sur votre compte !

Marceline releva la tête d'un air de fierté.

— Tais-toi ! fit-elle, tu ne devrais pas répéter

de si vaines choses, d'autant plus que... que tu n'en crois rien, au moins ?

Sa sœur s'approcha d'elle, le visage convulsé par une jalousie sans nom.

— Je crois tout ! absolument tout ! répliqua-t-elle. Qu'es-tu venue faire ici aujourd'hui en mon absence ?

— Oh ! oh ! gémit la pauvre calomniée.

— Et je ne veux pas que tu reviennes, tu entends !

— Oh ! répéta-t-elle en se retenant pour ne pas tomber.

— Je vous dis qu'elle est folle ! s'écria André ; par grâce, ne l'écoutez pas !

Il voulut lui prendre la main, mais elle le repoussa ; elle repoussa aussi Marcel, qui s'attachait à ses jupes, et, frappée brutalement au cœur, ne voulant pas se défendre d'une accusation aussi odieuse qu'imméritée, sentant qu'elle ne pourrait se contenir et qu'elle allait pleurer comme une enfant, elle gagna la porte, trébuchante, secouée de sanglots, et s'enfuit à travers la campagne assombrie.

JEAN BARANCY.

(La fin au prochain numéro.)

MOINEAUX ET ROSIERS

*Du ciel, d'où tombent les bruines,
Du ciel, d'où descendent les vents,
Quand les arbres sont en ruines,
Me viennent des moineaux affamés et fervents,*

*Bravant frimas, flocons de neige,
Goutte de pluie et de grésil.
Mon balcon, que leur bande assiège,
A, pour ces émigrés pâture en leur exil.*

*Là, frémissent sous la froidure
Quinze à vingt rosiers, anxieux.
Voilà trois mois que le froid dure,
Vivront-ils, quand encor s'adouciront les cieux ?*

*Les moineaux viennent : deux, dix, trente,
Sachant que le couvert est mis.
Leur attitude est dévorante ; —
Convenable pourtant... On s'attable entre amis.*

*On becquète en chœur sous la paille.
On casse à deux un brin de fil.
Personne encor ne se chamaille ;
— Même, par-ci, par-là, l'on cède un grain de mil.*

*Bref, au début, c'est fort honnête,
Chacun, d'ailleurs, trouvant son bien ;
Mais quand la table est presque nette,
Alors des cris, des cris ! — Des cris ne seraient rien.*

*C'est bec à bec, à grand bruit d'ailes,
Chacun vers son prochain dressé,
Qu'éclatent d'horribles querelles,
Cou tendu, queue en l'air et le corps hérissé.*

*Vous, dont l'azur est la demeure,
Oiseaux aériens et doux,
Vous voilà cruels à cette heure !
Oui, vous voilà méchants, ainsi qu'on l'est chez nous.*

*Je vous aime mieux, rosiers grêles !
Dans vos caisses aux noirs sillons,
Vous songez, frissonnants et frêles :
« Reverrons-nous, hélas ! encor les papillons ? »*

*Qui sait cependant, sous la terre obscure,
Si vous n'êtes pas aussi combattants !
Si chacun de vous n'a pas déjà cure
D'ôter au voisin sa part de printemps !*

*Alors, c'est partout ! bataille ! la guerre !...
La guerre toujours, tant qu'on est vivant !
— C'est à quelques-uns qu'appartient la terre,
Le ciel est à tous ! — J'y songe souvent.*

SIMONE ARNAUD

DEUX ROBES DE PETITE FILLE DE 5 A 6 ANS

Robe en bengaline vieux rose semée de losanges plus foncés. — Le bas est garni d'un volant de dentelle écrue coupé par un ruban de velours gros vert piqué de nœuds de distance en distance.

Corsage orné de plusieurs rangs de fronces formant une pointe autour de laquelle est froncée une dentelle dont la tête est cachée sous un ruban de velours qui vient se nouer sur l'épaule. A la taille, trois rangs de fronces.

Manches larges serrées par un velours noué de côté; au bas, quelques fronces, puis une dentelle tombante.

Robe en vigogne rayée beige deux tons. — Elle est garnie d'un empiècement de velours loutre découpé en pointes, orné tout autour d'une dentelle froncée qui se continue sur l'épaule un peu bouffante.

La jupe est unie; la ceinture en velours plissé fermé par un chou.

Manches larges du haut, rayées en biais, terminées par une manchette de velours.

Col en velours. Boutons de velours fermant la robe dans le dos.



Robes pour petite fille
de 5 à 6 ans.
De Madame Taskin,
2, rue de La Michodière.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4908 et une *Grande feuille de Patrons et de Broderies* :

PATRONS : Houppelande russe pour garçon de 6 ans, 1^{re} figurine de la gravure coloriée. — Mante pour petite fille de 4 ans, 3^e figurine de la gravure coloriée.

BRODERIES : Douillette brodée au point de tige, pour enfant d'un an à deux et plus. — Plusieurs chiffres pour serviette, nappe, mouchoir.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CERVELLES DE VEAU EN CRÉPINETTES

Coupez en morceaux carrés quelques gros oignons, mettez-les dans une casserole avec du beurre, du sel, poivre, une feuille de laurier, un peu d'ail; lorsqu'ils seront bien dorés, mouillez-les avec du bouillon et laissez bouillir pendant quelques instants. Retirez ensuite du feu et liez cette sauce avec des jaunes d'œufs. Après avoir fait blanchir vos cervelles et les avoir coupées en deux, mettez-les dans la sauce et laissez refroidir le tout. Prenez ensuite chaque morceau qui devra être garni de tous côtés de la préparation indiquée; enveloppez-le dans la crépinette de porc, et faites-les dorer légèrement dans un peu de beurre. Dressez vos cervelles sur une sauce aux tomates, et vous aurez une entrée exquise.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Dona Brunette. — 1^o On peut, à 18 ans, porter un peu toutes les fourrures, sauf le renard bleu, la zibeline et le vison qui sont réservées aux jeunes mariées. La *Chèvre de Mongolie* est particulièrement jolie et à la mode, en noir comme en couleur. Les plumes de coq ont le défaut de n'être pas solides. — 2^o Oui, le boa est toujours à la mode. On porte aussi la *Cravate écossaise*, le *Collier Coligny* et le *Col*

moscovite. Oui, les manchons se font plus grands cette année que les précédentes. — 2^o On fait de très petites capotes ou des chapeaux ronds moyens. Je préfère ces derniers pour jeunes filles. — 4^o Toujours comme voilette beaucoup de tulle grec à pois, ou de tulle Chantilly, à pois chenillés ou non; pour s'habiller le matin et en voyage, le voile blanc.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



Imp. Falcou Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coillettes de Jeunes Filles de M^{me} TURLE, 9, Rue de Clichy, Costumes
de Jeunes Garçons de M^{re} LACROIX, Bnd Haussmann, 67. Etoffes
nouvelles de la M^{on} ROULLIER FRÈRES, 27, Rue du 4 Septembre.
Chaussures d'Enfants de la M^{on} KAHN, 55, Rue Montorgeuil.